qwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmrtyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmrtyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmrtyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmrtyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmrtyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmrtyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmrtyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnmqwertyuiopasdfghjklzxcvbnm

|  |
| --- |
| CINQ PSYCHANALYSESSIGMUND FREUD23/06/2015Carole Bertrand |

**Synthèse 4/8**

**2ème année**

Dans cet ouvrage, S. Freud décrit cinq psychanalyses. Il aborde les thèmes de l’hystérie, de la phobie, de la névrose obsessionnelle, de la paranoïa et d’une névrose infantile.

**Premier chapitre : Dora ou « fragment d’une analyse d’hystérie ».** Fragment parce qu’elle n’a duré que quelques mois et n’a pas pu trouver le dénouement espéré par S. Freud. Dora a décidé de mettre un terme à la cure et cela a soulevé pour S. Freud la question du transfert. Il évoque une vengeance à son encontre (transfert négatif). Dora a 18 ans et avait déjà rencontré S. Freud deux ans auparavant pour les mêmes raisons mais sans suite. Elle présente des troubles physiques tels que l’aphonie, une toux persistante, a des sautes d’humeur. Dans une lettre, elle évoque une tentative de suicide. Née à Vienne en 1882, elle a un frère ainé Otto qu’elle admire. Elle n’a pas de bons rapports avec sa mère qui ne s’occupent pas de ses enfants prise par le seul souci de faire le ménage (névrose obsessionnelle). Les deux enfants souffriront d’énurésie. S’ensuivra pour Dora un cortège de troubles respiratoires qui pourraient faire lien avec l’état de santé de son père. Celui-ci effectivement est atteint de syphilis et l’aurait transmise à sa femme (Dora a peur d’en avoir aussi hérité). Il est atteint aussi de tuberculose. Le couple parental connait des déboires. Dora est très proche de son père et le soupçonne d’avoir une relation extraconjugale avec Mme K avec qui elle était très amie. Mme K et Mr K sont amis de la famille. C’est un couple qui connait aussi des difficultés. Elle avoue à ses parents les avances pressantes (épisode du lac) de Mr K à son égard. Elle n’est pas entendue et est même accusée de mentir. Elle livre aussi un événement antérieur similaire (baiser lorsqu’elle avait 14 ans) et pour lequel elle n’a éprouvé que dégoût. S. Freud diagnostique une petite hystérie. Ses symptômes physiques seraient la manifestation d’un refoulement puissant de conflits psychiques (conversion hystérique). Le « fantasme sexuel » serait à l’origine de l’état de santé physique et psychique de Dora. S. Freud n’hésite pas à aborder les sujets sur la sexualité avec Dora qui semble bien au fait. La cure débute en 1900.

Dora était une enfant « suçoteuse » et pratiquait la masturbation (dévoilée par la manipulation sans équivoque d’une pochette symbolisant l’organe génital lors d’une séance). Elle est, de manière précoce, curieuse de tout ce qui a trait à la sexualité au point de se documenter en cachette. (Ces dyspnées seraient comme la respiration de son père pendant l’acte sexuel avec sa mère auquel elle aurait été témoin). Ce sont des sujets qu’elle aborde très facilement avec Mme K. Elle se sent prise en otage et objet de troc entre les uns et les autres. Elle pense que son père l’aurait offerte à Mr K pour pouvoir séduire librement Mme K en contrepartie. Elle est jalouse de la relation qu’entretient son père avec Mme K. A la fois, la résurgence de l’amour de la petite fille pour son père (complexe d’Œdipe pour se protéger de l’attirance sexuelle pour M K. qu’elle repousse avec force) et à la fois l’attirance non avouable pour une autre femme (bisexualité) qui est devenue la maitresse de son père. La maladie est au centre de ses enjeux relationnels d’abord pour forcer son père à quitter Mme K et ensuite comme un empêchement du passage à l’acte qui la dégoûte avec M K.

L’analyse de deux rêves vient soutenir l’interprétation que fait S. Freud sur les troubles de Dora. Le premier rêve  évoque l’incendie dans une maison : il fait un parallèle entre la masturbation et l’énurésie (écoulement) entre le feu (qu’il faut éteindre) et l’énurésie. Tout est ramené au conflit sexuel sous-jacent. Elle fait le même rêve trois fois de suite après la rencontre au bord du lac. Ce qui prouve bien sa détermination à trouver une solution. La boite à bijoux représente l’organe génital et sa virginité (condensation) et Mr K est remplacé par son père (déplacement). Son père la sauve du désir de l’autre auquel elle pourrait succomber. « La tentation est si forte. Cher papa, protège-moi à nouveau comme quand j’étais enfant afin que mon lit ne soit pas mouillé ». Ce premier rêve est bien une résolution du conflit.

Le deuxième rêve évoque la mort du père de Dora : il souligne encore de nombreuses connotations sexuelles (monument, gare, vestibule, forêt…). Il refait le lien avec le premier rêve et le fantasme du passage à l’acte (perte de virginité). La crise d’appendicite dont la jeune femme avait parlé lors du décès de sa tante prend tout son sens. Elle a été vécue 9 mois après l’épisode du lac. S. Freud y voit le fantasme d’un accouchement (résultat de ce faux-pas avec Mr K). Il y inclut l’interprétation de la claudication dans ce « faire un faux pas ». Le lien entre les situations fantasmées d’origine sexuelles et les symptômes hystériques est démontré grâce à la clarté de ces interprétations. Dora décide d’arrêter la cure. Elle n’est pas en capacité à dépasser ces conflits et l’aide apportée par S. Freud l’amène face à une possible résolution qu’elle ne peut donc pas saisir (autopunition et transfert de vengeance). C’est le propre du névrosé : « l’incapacité à satisfaire une demande réelle d’amour est un des traits caractéristiques essentiels de la névrose ».

**Deuxième chapitre : étude d’un cas de phobie.** Le petit Hans, 3,5 ans. C’est son père, disciple de S. Freud, qui s’occupera de son analyse. C’est à la naissance de sa petite sœur que les changements de comportement apparaissent et qu’il manifeste une grande peur pour les chevaux. Elle se positionne en rivale et, tout comme son père, elle l’éloigne de sa mère. Il éprouve à leur égard des sentiments de haine inavouable (désir de mort) et c’est après un événement dont il est témoin : un accident où des chevaux se trouvent en grande difficulté, qu’il éprouva par la suite une phobie systématique pour les chevaux (peur d’être mordu et qu’ils ne tombent à la renverse). Il parle de sa grande peur de l’agitation de leurs jambes et aussi de l’ombre noire autour de la bouche ! Que représentent-ils pour lui ?

Il est influencé aussi par les soins que la mère prodigue à sa sœur qui le ramène au souvenir du plaisir que cela lui procurait. Hans s’interroge beaucoup sur son sexe qu’il nomme le « fait-wiwi ». Il est très proche de sa mère qui n’hésite pas à l’accueillir dans son lit. Il est très observateur de qui a ou n’a pas un « fait-wiwi » et des différences entre le sexe de sa petite sœur et le sien, celui de son père, sa mère (les femmes n’ont pas de fait-wiwi – Il semble se nouer ce que S. Freud nommera le complexe de castration) et même celui des animaux. Il en déduit la taille du sexe de chacun proportionnelle à la taille de la personne ou de l’animal. Sa mère le surprend en train de toucher son sexe et le menace de lui faire couper s’il recommence. Une autre fois, elle dira « c’est une cochonnerie » ou « ce n’est pas convenable » quand il lui demande de toucher son sexe après son bain. Il commence à avoir des angoisses de perdre sa mère et en parallèle s’installe cette phobie qu’un cheval ne lui morde les doigts. Il fuit tous les endroits où il pourrait rencontrer un cheval. Sa mère fait la relation entre la punition de se faire mordre les doigts par un cheval et la masturbation dont elle le soupçonne. Il avoue et son père confirme que « la bêtise » (peur des chevaux) s’atténuera s’il arrête de toucher son « faitwiwi ». Il vit en quasi permanence dans une excitation érotique. Il embrasse ses camarades, recherche le contact exclusif avec sa mère, se masturbe au coucher tout en se confrontant avec l’interdit de satisfaire ces plaisirs. Il se questionne sur la naissance de sa sœur (d’où viennent les enfants ?) et ne croit pas à la fable de la cigogne. Il observe bien que sa mère avait grossi pendant les mois précédant la naissance d’Anna et avait retrouvé sa taille habituelle après l’accouchement. Pour lui, Hanna était bien sortie du ventre de sa mère mais comme un « lumpf » exactement comme quand il allait aux toilettes. La grossesse et l’accouchement seraient agréables puisque lui-même ressent des choses agréables quand il va à la selle (jusqu’au désir de faire lui-même un bébé !). Serait-ce l’unique source des conflits psycho-affectifs à l’origine de sa phobie ?

Par déduction, il associe son père à l’acte d’enfanter. Son père qu’il considère comme un rival (complexe d’Œdipe) qui n’hésite pas à le remettre à sa place de petit garçon s’il manifeste trop d’intimité auprès de sa mère. Hans est partagé entre l’hostilité et l’admiration qu’il ressent pour son père. Ce qui crée un puissant conflit. Et que son père sait-il de plus que lui pour faire naître les enfants ? Intuitivement il sait que le « fait-wiwi » participe à cela. Mais il ne peut que l’imaginer, le fantasmer et reste dans l’ignorance de l’acte lui-même. Face à cette ambivalence de l’amour et de la haine envers son père et le refoulement de ses pulsions sexuelles (hostilité envers son père, tendresse et sadisme envers sa mère),il développe ainsi une hystérie d’angoisse (phobie des chevaux mais aussi des voitures de déménagement et des omnibus). Il semblerait que le cheval, qui est l’objet d’angoisse, représente le père et les voitures chargées, « caisse à cigogne », symbolise la grossesse de sa mère. Il déplace ses penchants agressifs envers ses parents dans sa phobie du cheval. «Il se défait de l’onanisme, il écarte de lui avec dégoût ce qui rappelle les excréments ». Est-il rétabli pour autant ? C’est seulement en exprimant que le plombier vient lui installer un plus grand « fait-wiwi » et qu’il dépasse l’angoisse de castration. Son rétablissement est total car il exprime aussi son désir de se marier avec sa mère alors que son père se marierait avec sa propre mère : une forme de résolution qui lui permit de dépasser sa phobie.

**Troisième chapitre : présentation de « L’homme aux rats ».** En 1907, S. Freud s’occupe d’Ernst Lanzer (26 ans) pendant onze mois. Retraçant son histoire, il nous apporte des éléments de compréhension sur les névroses de contraintes (obsessionnelles).

Ernst décide de rencontrer S. Freud pour se guérir d’un état obsessionnel qui peut lui laisser des périodes de répit mais qui s’est accentué depuis la mort de son père il y a 9 ans. Il avoue une activité sexuelle intense dès sa petite enfance et de n’avoir pas vécu l’acte sexuel (coït) avant l’âge de 26 ans. Il se reproche intensément de ne pas avoir été présent lors du décès de son père. Il est paniqué à l’idée qu’il arrive du mal à son père, pourtant mort, et à une dame dont il est amoureux mais qui l’a rejeté. Paradoxalement, il nourrit des idées de vengeance contre ces deux personnes puis il s’en défend, s’auto-punit par des contraintes dénuées de tout bon sens dans lequel il perd beaucoup d’énergie car irréalisables. L’exemple est donné par ce qu’il a vécu lorsqu’il était militaire. Il égare son pince-nez et en attend la réception d’un autre et en même temps un officier lui raconte en détail un supplice chinois (torture avec des rats excités et affamés qui sont placés dans un pot sur le derrière d’un condamné). Débordé par ce qu’il entend, il pense même que cela pourrait arriver à son père et à cette dame. Il lutte contre cette pensée abjecte et un mécanisme de défense et de résistance se met en place : quand il apprend qu’il doit rembourser les frais de réception du pince-nez à la poste il se persuade que s’il ne rembourse pas l’argent cette pensée de torture contre son père et cette dame se réalisera. Il se met en tête de rembourser cette dette mais n’y parvient pas. Il se sent obligé de faire telle ou telle chose d’une façon très précise de peur que cette menace ne se réalise. Cependant de nombreux obstacles se mettent en travers de son intention qui virera à l’obsession.

Dans ces moments de crise, tout est pensé en contradiction et ses idées sont collées non pas à l’affect qu’on leur supposerait mais toujours en décalage et en exagération. S. Freud lui soumet cette hypothèse : « sa culpabilité se rattache à un autre contenu inconscient ». Ce serait donc à ce refoulé que se rattacherait cette névrose de contrainte alimentant les pensées qui le persécutent. Ernst n’est pas à cours de souvenirs. S. Freud dit : « Il faut admettre que les obsédés possèdent deux sortes de savoir et de connaissance, et on est également en droit et de dire que l’obsédé « connaît » ses traumatismes et de prétendre qu’il ne les « connaît pas ». Il ne les a pas oubliés mais ils ne les rattachent pas aux bons affects.

Nous touchons dès lors au sentiment d’amour et de haine que ressent Ernst vis-à-vis de son père. Ernst se défend de le haïr. Il en parle comme s’ils étaient les meilleurs amis du monde mais ce lien excessif n’est que l’expression d’un ressentiment puissant et refoulé. S. Freud nous rappelle la question de la résistance des névrosés à trouver les solutions de guérison. En fait, Ernst déteste son père pour une punition vécue dans sa petite enfance en lien avec son éveil sexuel excessif malgré son immaturité. Au point qu’il ne pourra pas vivre une relation sexuelle avec une femme avant l’âge de 26 ans (inhibition). Il a le souvenir, confirmé, par sa mère d’avoir été battu car il avait mordu quelqu’un. Ce qui amène S. Freud à conclure qu’il s’identifie au rat, animal persécuté et agressif. Ernst n’a pas fait le deuil de la mort de son père ni pardonné à cette dame de l’avoir éconduit. Ces obsessions traduisent cette violence refoulée envers ces deux personnes qu’ils idolâtrent. Il emploie tous les stratagèmes propres à ce type de névrose de contrainte (annulation, dénégation…). Puisque les rats pénètrent l’anus pour dévorer de l’intérieur le condamné, l’idée même de ce supplice porte à penser qu’il opère une régression au stade anal. L’homme aux rats a tiré bénéfice de cette cure mais il est mort au front au cours de la Première Guerre mondiale.

**Quatrième chapitre : le Président Schreber : un cas de paranoïa**. Il s’agit de Daniel Paul Schreber, né en juillet 1842, mort en avril 1911 dans un asile. C’est d’après le livre que celui-ci a écrit « Mémoires d’un névropathe » que S. Freud mène cette étude publiée après le décès de Schreber. Celui-ci est le 3ème d’une fratrie de 5 enfants. Un de ses frères s’est suicidé et une sœur finit malade mentale. Son père, Moritz Schreber est célèbre pour ses ouvrages sur l’éducation de l’enfant et notamment sur la gymnastique thérapeutique. Il prône une éducation qui servirait « à se rendre maître de l’enfant pour toujours – il faut que l’enfant parvienne à l’impossibilité morale de souhaiter ». Son père décède en 1861, il n’a que 19 ans et son frère se suicide en 1877. Il se marie en 1878 avec une femme dont il n’aura pas d’enfants. Magistrat renommé, il a d’abord connu, suite à un surmenage, un premier internement pour soigner une hypocondrie auprès du Dr Flechsig. Il est guéri en quelques mois. Lui et sa femme vouent au Dr Flechsig une grande reconnaissance. A la suite d’un rêve il fait part de ceci : « que, tout de même, cela ne pouvait qu’être vraiment fort beau d’être une femme qui est soumise à la copulation ». 8 ans après, il est de nouveau hospitalisé à cause de ses délires paranoïaques (idées de persécution, hallucinations…). Il se sent investi d’une mission de rédemption du monde pour retrouver le paradis perdu et cela serait rendu possible s’il devenait une femme (émasculation). Il est diagnostiqué dément paranoïde. S. Freud souligne qu’il a néanmoins gardé toutes ses capacités intellectuelles. En 1900, suite à un procès, il lui est permis de sortir de l’asile pour publier ses mémoires. Elles retracent précisément ses délires mais ne sont pas publiées en totalité car de nombreux passages seront censurés. Il sera ré-hospitalisé en 1907 et restera à l’hôpital jusqu’à sa mort. Pour S. Freud ses délires seraient comme « une reconstruction de sa personnalité ». Quels sont les motifs réels de ces délires ? En arrière plan, la question de la frustration sexuelle et du refoulement de son homosexualité. Sa grande reconnaissance auprès du Dr Flechsig serait la preuve du désir qu’il éprouve pour lui. Désir refoulé et transformé en « délire de persécution » par ce même médecin (mécanisme de projection). « L’être désiré devint maintenant le persécuteur, le contenu de la fantaisie de souhait devint le contenu de la persécution ». Le délire est donc une défense. Le docteur Flechsig, comme Dieu, veut commettre un « meurtre d'âme » à son encontre (persécution de Dieu). Mais se pose aussi la question du complexe d’Œdipe et de l’angoisse de castration. C’est bien de la figure de son père et de son frère dont il s’agit et du conflit refoulé de sa petite enfance. Son attirance pour son frère serait projetée sur Flechsig et son attirance pour son père serait projetée sur Dieu. On peut aussi imaginer, avec ce que l’on sait de la personnalité de son père, qu’il devait être « castrateur » car il devait punir de manière extrême toute tentative de satisfaction auto-érotique (masturbation) ce qui a pu créer une fixation du jeune Schreber au stade narcissique. L’identification à un objet externe n’a pas pu se faire. Il aura une orientation libidinale tournée vers le « même » (homosexualité) et l’amour de lui-même (mégalomanie).

En souhaitant devenir une femme, c’est une façon d’accepter ses penchants homosexuels. Il se tourne vers Dieu et fait vœu de « repeupler le monde de nouveau-né à l’esprit schrébérien ». C’est « un délire de grandeur » propre à cette psychose. Il rêve de devenir une femme pour vivre la copulation mais pas avec n’importe qui, avec Dieu. Ce devoir de sauver le monde lui donne un prétexte pour dépasser son conflit.

S. Freud nous décrit les mécanismes de refoulement et de retour de refoulé contre lequel lutte le paranoïaque. Pour cela il nous démontre le sens de la formule « il me hait », qui est la projection de « je le hais » qui exprime le retour du refoulé de « il m’aime » pour traduire en fait « je l’aime » selon la même logique. C’est contre cette représentation insupportable qu’il crée ses défenses par projection et formation de symptômes.

**Cinquième chapitre : l’homme aux loups : à partir d’une histoire de névrose infantile**. Un jeune homme russe de 22 ans, Sergueï Constantinovitch Pankejeff, vient consulter S. Freud entre 1910 et 1914. Il est diagnostiqué maniaco-dépressif comme son père qui s’est suicidé en 1907. Il souffre aussi de constipation chronique et de crises d’hallucinations. Des membres de sa famille ont souffert aussi de graves troubles psychiques et ont été interné en asile. Sa sœur s’est suicidée en 1905. Sa mère était hypocondriaque. Il a été élevé par trois gouvernantes (Grouscha, Nania et Miss Owen) ainsi que par des précepteurs. Avant ses 4 ans, il était en proie à de graves troubles névrotiques telle que la phobie des animaux. Enfant, il présentait les symptômes d’une névrose obsessionnelle en lien avec la religion. Après une adolescence sans problèmes il séjourna de 18 à 22 ans dans des sanatoriums. Il avait contacté une gonorrhée suivie d’une grave dépression. S. Freud décide de fixer la date de la fin de l’analyse pensant ainsi faire dépasser à son patient ses résistances ainsi que le transfert négatif qu’il manifeste à son égard.

Souvenir d’un rêve sur lequel se base tout le travail de S. Freud : Sergueï, enfant, est dans son lit, soudain la fenêtre s'ouvre et il voit sur les branches d'un grand noyer face à la fenêtre 6 ou 7 loups blancs avec de grandes queues de renard. Il se réveille terrifié. L’interprétation : Il aurait été témoin à l’âge d’un an et demi d’une relation sexuelle entre ses parents. Elle est nommée « scène originaire ou primitive ». Son père pratiquait un « coït a tergo ». Il aurait pu de la sorte observer les organes génitaux de ses parents. Son père était dressé (lien avec l’image du loup qui le terrorise, dressé sur ces deux pattes arrière dans le conte du petit chaperon rouge), ses parents vêtus de blanc comme les loups blancs de son rêve et sa mère est courbée. Cette scène, imaginaire ou réelle, n’aurait pas suffit à déclencher les troubles psychiques de Serguei mais elle s’accompagne des traumatismes liés aux tentatives de séductions de sa sœur alors qu’il était sexuellement immature et des menaces de castration professées tour à tour par ses gouvernantes.

Ce sont les « souvenirs écran » dont parle S. Freud qui nourrissent ses fantasmes d’actes agressifs contre sa sœur et sa gouvernante. La peur de la castration est aussi provoquée lorsqu’il constate que sa sœur et son amie, observées lorsqu’elles urinent, n’ont pas de pénis. Angoisse confirmée par les récits de contes comme celui du « Loup et les sept chevreaux ».

Apparait le fantasme d’être battu sur le pénis. Le sadisme (position active) tourné vers sa sœur et Miss Owen se transforme en masochisme (position passive) nourrit par le sentiment de culpabilité lié à la pratique de la masturbation. Cette position passive s’adresse avant tout à son père qu’il désire (souvenir de la scène primitive). L’angoisse de la castration aide au refoulement de ce désir. Voici l’origine de son complexe d’Œdipe inversé. Il serait agressif pour attirer son père dans une relation sadomasochiste (régression au stade sadique-anal).

L’interprétation de S. Freud prête aux questionnements. Il semble avoir mené la cure là où il voulait la mener pour étayer sa démonstration (d’autres souvenirs écrans apportent des éléments complémentaires comme celui du papillon à rayures jaunes) et apporter la preuve de l’origine de la névrose obsessionnelle dans la vie sexuelle infantile. Mais l’homme aux loups n’est pour autant pas guéri. La cure est interrompue en 1914, reprise en 1919. S. Freud ne veut plus s’occuper de Sergueï. Il entre à l’asile de Vienne, où il meurt à 80 ans après avoir tenté toute sa vie de résoudre sa névrose auprès de différents analystes.